

**Souvenirs de Jean SUBY**  
28<sup>e</sup> Régiment d'artillerie de campagne (1918-1919)

Nous habitons à Jussy, bien qu'étant Français. Après 1871, mon père avait fait son service militaire en France, et était revenu s'installer à Jussy, d'où nous sommes originaires – la famille avait auparavant émigré à Nancy ou Paris. Nous avons un permis de séjour qui nous permettait de demeurer en Moselle. Jussy avait une vocation viticole. Toutes les côtes étaient en vigne et il y avait un gros pressoir de 4.000 kg au village. Nous faisons un moût qui était envoyé en Allemagne, à Mannheim, pour réaliser alors un petit mousseux. Mais le vin n'était pas d'excellente qualité. On disait qu'il n'était bon qu'une année sur sept.

Mon père avait une maison à Nice. En revenant de celle-ci, le 30 juillet 1914, il vit, à la frontière de Novéant, que les Allemands creusaient de petites tranchées et installaient des mitrailleuses. Dès son retour, il décida de quitter Jussy pour rejoindre Nancy. Nous avons fait nos bagages, déjeuné, et sommes partis.

A Nancy, j'ai vu les soldats du XVII<sup>e</sup> corps français retraiter, sans armes, fuyant devant l'ennemi. Nancy a été sauvée par l'habile manœuvre de Castelnau, et grâce aux régiments de Nancy qui ont stoppé les Allemands. D'ailleurs, ils se sont beaucoup battus. Les Français portaient des pantalons rouge garance, ce qui les faisaient se voir de loin.

J'ai eu un cousin blessé par balle. Ils étaient couchés dans les champs, sous le feu ennemi, et se protégeaient en mettant leur havresac devant la tête. Une balle l'a frôlé sur le crâne, entrée près de l'oreille pour ressortir dans le cou. Mais c'était une autre guerre. Il y avait très peu de mitrailleuses, une par compagnie, et on chargeait à la baïonnette.

Ensuite le front s'est stabilisé, près de Lunéville et jusque vers Pagny-sur-Moselle. J'avais un cousin qui habitait la deuxième maison de Vandières. Les Allemands ont construit une fortification dans sa salle à manger, avec une dalle de 2 mètres d'épaisseur.

Nous sommes restés à Nancy jusqu'en mars 1916, où nous sommes partis vers Bourges. Ma mère ne supportait plus les bombardements depuis Hampond par les pièces de 380 allemandes. C'était une pièce de marine de 380 renforcée, qui pouvait tirer à 32 kilomètres, dans l'axe Nancy – rue Saint-Jean-Fléville. Nous avons un guetteur, à l'école ; dès qu'il entendait le coup de départ, il actionnait une sirène, et nous descendions tous dans les caves. Il fallait quelques minutes à l'obus avant d'arriver sur la ville. Ma grand-mère faillit être blessée par un obus qui est tombé sur le cimetière de Fléville, où elle se rendait souvent.

Nous avons à Bourges un oncle qui venait de décéder, la maison étant vide, notre famille insista pour que nous venions l'occuper.

Je me suis engagé volontaire en janvier 1918 à Bourges, dans un régiment de la place. Du dépôt aux différents camps, je me suis retrouvé au territoire de Belfort près de la ferme Saint-André, en unité combattante, le mois de juillet 1918, au 28<sup>e</sup> Régiment d'artillerie de campagne. Mon régiment venait au repos dans ce secteur tranquille, après avoir été durement éprouvé dans l'Aisne. Près des lignes, les habitants des villages continuaient leurs activités, cultivant les champs, près de leurs villages occupés par les Allemands.

En septembre 1918, nous sommes relevés par des Américains. Ceux-ci nous critiquèrent, estimant que nous ne savions pas faire la guerre. Ils estimaient qu'il fallait bombarder les villages occupés ; nous leur répondions que s'y trouvaient des civils. Pour eux, cela n'importait guère, car il fallait avant tout déloger les Allemands, et réduire ainsi les villages en ruines. Pour cela, ils nous accusaient de ne pas savoir faire la guerre. Mais ils étaient saouls en nous relevant, et avaient les mains pleines de leurs dollars. Mais leur tactique n'a pas changé. Ils attendent d'avoir accumulé des tonnes de matériel et de munitions, avant d'attaquer, et bombardent pour tout réduire en ruines.

Nous avons ensuite fait des écoles à feu, pour nous occuper, avant la grande offensive à venir. Nous avons ensuite été engagés dans les offensives de Foch, en Champagne, qui ont débuté le 26 septembre 1918 pour s'achever à l'armistice. L'attaque débuta le 26, mais le bombardement eût lieu depuis la veille au soir, vers 23h30. Sur cette photo, vous pouvez voir les coups de départ dans la nuit.

J'étais brigadier téléphoniste. Les pièces étaient en retrait des lignes, de 300 à 1.000 mètres, et nous avions en 1<sup>ères</sup> lignes des postes d'observation reliés aux batteries par téléphone. Mais le fil était souvent sectionné par les bombardements. Il fallait alors le remonter jusqu'à la cassure. Les pièces mises en batterie, on ramenait les chevaux et les avant-trains à l'échelon, avec leurs conducteurs. A l'échelon, se trouvait également la roulante, où nous était préparée la soupe, que l'on recevait une fois par jour. On avait tout en même temps : café, rata, soupe, pour 24 heures.

La division comportait deux régiments d'artillerie de campagne, un régiment d'infanterie, un bataillon de chasseurs, et un groupe d'artillerie lourde de 155. Le 28<sup>e</sup> Régiment d'artillerie de campagne était originaire de Vannes, les recrues provenaient de toute la France. Il y avait des Parisiens, avec leur grande g... des gars du centre, mais le fond était quand même fait de Bretons, qui ne parlaient pas un mot de Français. C'étaient des paysans, et ils étaient souvent conducteurs. On pouvait approcher les emplacements de tir en chevauchant. Mais quelques fois, ceux-ci étaient battus par les mitrailleuses. Les conducteurs descendaient alors de cheval et se servaient de la bête pour se protéger des balles.

Donc, en Champagne, nous avons commencé à avoir des pertes Un soir, nous avons cantonné en Champagne pouilleuse, dans un bois de pins. Je me suis installé contre un arbre et j'ai tiré ma toile de tente par dessus-moi pour passer la nuit. Le lendemain, je suis repassé à l'endroit même où j'avais passé la nuit. Un obus avait creusé un trou dans mon gîte. Un autre jour, en revenant de liaison, des premières lignes, en fin de matinée, je vais vers la batterie et passe près du tonneau d'eau (nous n'avions pas de bouteilles de Perrier, comme maintenant, l'eau était transportée dans un tonneau arrimé sur un cheval), où outre le porteur, se trouvait quelques soldats. Cinq minutes après, j'entendis un grondement. Un obus était tombé sur le porteur le tuant net.

En Champagne pouilleuse, lors d'une attaque, nous avons laissé approcher les artilleurs allemands avec leurs canons de 77. Nous étions à couvert, et ils ne pouvaient nous voir. Quand ils se furent suffisamment approchés, nous avons tiré, faisant un véritable carton. Le reste des artilleurs a été fait prisonnier, et nous les avons vus remonter les lignes et passer entre nous.

Au début de la guerre, j'avais vu l'enthousiasme des conscrits à Nancy, mais celui-ci était vite tombé, et les anciens, qui avaient vécu quatre années de guerre étaient très méfiants.

J'avais reçu du courrier, et on nous avait ordonné de détruire la correspondance après lecture. J'allais donc hors de l'abri pour brûler ma lettre. Celle-ci commençait à brûler lorsque je reçus un

coup de pied au derrière d'un ancien, qui m'accusait, justement, de faire de la fumée qui risquait de nous faire repérer par les Allemands.

Mon souvenir le plus macabre s'est passé à Sainte-Marie-à-Py. Il y avait un passage à niveaux, par où il fallait passer car les Allemands avaient mis des blocs de béton sur le reste de la voie. Il n'y avait qu'un seul pont sur la Py. Nous avançons avec des petits blindés, des chars Renault. A cet endroit, il y avait trois chars décapités par l'artillerie allemande qui se trouvait en haut de la colline, au dessus du village. Chaque char qui s'approchait était démoli. Le bataillon de chasseurs était parti à l'assaut de la colline qui avait été prise. Nous devons nous installer dans la pente, afin de bombarder les Allemands qui se trouvaient de l'autre côté par tir courbe. Mais nous ne trouvons nulle part d'emplacement pour nos pièces, l'endroit était jonché de cadavres. Dans un trou d'obus se trouvait un officier, ses yeux bleus grands ouverts vers le ciel, il était mort. Nous avons donc ramassé les morts avant de pouvoir nous installer. Nous nous approchâmes d'un soldat, tué et tombé sur le ventre. Mon camarade commence à le retourner quand tout à coup, il me dit de me coucher. Peu après suit une explosion. Le soldat tenait dans sa main une grenade dégoupillée, en le retournant, sa main s'était ouverte et l'allumeur s'était déclenché.

Quelques jours après (6 octobre, historique régimentaire), nous avons repoussé une attaque allemande en tirant à vue sur les assaillants. Notre canon était très rapide, et mobile, et pouvait tirer jusqu'à 22 obus à la minute. De plus, on pouvait le déporter sur l'essieu, pour déplacer le tube par rapport au pointage. Le canon allemand, était lui monté sur rotule.

Il y avait beaucoup de rats sur le front. La nuit, on se couvrait du manteau, et l'on rabattait la pèlerine sur le visage. Les rats nous couraient dessus pour aller manger le contenu des musettes. C'était la guerre de mouvement, et nous occupions les gourbis des Allemands. Mais ceux-ci étaient des gens sales, et en se roulant dans la paille des abris, on attrapait plein de poux, qui ne nous laissaient pas tranquille un instant. Nous faisons bouillir nos vêtements dans un seau de forge. On les remettait, mais le lendemain, nous étions à nouveau recouverts de poux. J'ai eu une permission de détente quelques jours avant l'armistice. En arrivant chez ma mère, j'ai mis tous mes vêtements dans une lessiveuse. Je suis reparti après sur le front, sans poux. Le lendemain, j'en étais à nouveau recouvert.

Nous étions un petit groupe à revenir à Reims, qui était désertée de ses habitants. Nous n'avons vu qu'un seul civil, le chef de gare. Nous avons visité plusieurs maisons abandonnées, avons ramassé quelques bouteilles dans une cave (elles en étaient toutes remplies) avant de nous coucher dans une chambre avec des lits avec de bons draps. Je fis tout de même enlever les chaussures de mes compagnons avant de nous coucher.

J'ai terminé la guerre près de Mézières-Charleville. Après 1918, j'eus le droit de rester à Metz, où j'étais instructeur au 163<sup>e</sup> Régiment d'artillerie.

C'est tout ce que je peux vous raconter ; j'ai vécu les mêmes choses que beaucoup d'hommes à cette époque. Je hais la guerre, c'est une chose stupide.

*Propos recueillis le 22 février 1992 et en automne 1992 par Patrice Lamy.*

*Nous tenons ainsi à remercier vivement Patrice Lamy de nous avoir aimablement proposé ce témoignage.*